

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 6 (1873)

Artikel: Quelques aphorismes de R. Rothe
Autor: Geisendorf, E. / Rothe, R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379157>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

QUELQUES APHORISMES DE R. ROTHE¹

La bonne agitation doit se borner à réveiller les endormis.

Etre bien réellement de son avis et ne pas exiger que les autres s'y soumettent, cela va ensemble ; le second fait est même la preuve du premier.

Profondeur n'est que clarté et netteté de la pensée.

La plupart tiennent ce qui satisfait leur pensée individuelle pour la vérité objective en personne.

Il y a là quelque chose ; cela signifie : ce n'est pas seulement une pensée.

La demi-vérité trouve plus d'acheteurs que la vérité entière. Celle-ci est un vrai casse-tête, elle exige trop d'efforts.

Dieu soit loué de ce que ceux qui ne peuvent que me mal comprendre, ne se soient pas donné la peine de me comprendre !

L'homme n'est capable de reconnaître ce que Dieu est que dans la mesure de son développement moral.

Dieu dans son être immanent doit être pensé comme absolument en dehors du temps et de l'espace, et par conséquent il ne doit pas l'être plus comme infini que comme fini.

¹ *Stille Stunden, Aphorismen* aus R. Rothe's handschriftl. Nachlass, 1872, in-8 de X, 378 pages.

Nous ne pouvons absolument pas nous représenter l'infini. L'espace et le temps sont aussi infinis.

Il y a des gens qui pensent que notre connaissance de Dieu perd beaucoup si nous admettons que nous ne pouvons pas, absolument pas, nous représenter l'infinité. Mais ce qui est nécessaire c'est la connaissance de la *qualité* de l'objet; sa quantité est de moindre importance.

La vie de Dieu, comme celle de l'homme, repose sur ce fait qu'un organisme naturel soit d'une manière absolue uni à sa personnalité.

Ceux qui ont vécu sous l'Ancien Testament savaient que Dieu est bon, mais ils ne savaient pas encore qu'il est aussi dans l'idée de l'homme même d'être bon.

Pour la mystique panthéiste Dieu est réellement tout; pour le panthéisme commun tout est Dieu.

Le panthéisme du moyen âge est comme le pressentiment d'une contemplation morale du monde en opposition à la vue purement religieuse; c'est comme la préconscience de la parenté essentiellement divine dans la nature créée.

Le panthéisme matérialiste paraît très plausible à ceux qui sentent en eux vide et inutilité, sans éprouver aucun dégoût de ce vide et de cette inutilité.

Celui qui, comme Schleiermacher, pense Dieu comme l'être absolument simple en soi, doit être fortement tenté de le faire se particulariser panthéistiquement dans le monde.

Les systèmes superficiels (le matérialisme) obtiennent facilement l'approbation des têtes médiocres et de celles qui ne se soucient pas de se donner du tourment, car ils donnent une solution brève des problèmes, une solution qui se laisse facilement formuler et débiter.

Le ciel, la localité de Dieu, est dans la création partout où Dieu s'est donné un être réel et où par conséquent il a ainsi un être dans l'espace, mais un être qui ne le limite pas. Le ciel est donc un devenir infini et par conséquent il est lui-même infini.

Il est remarquable comment, dans la création, de la dissolution du degré immédiatement inférieur se produit toujours le degré immédiatement supérieur, en sorte que le premier est toujours le substrat de la production de la force créante. Des éléments dispersés se forme le minéral, de la destruction du minéral naît la plante, de la dissolution de la plante l'animal. De même de l'homme matériel retournant aux éléments s'élève l'esprit, la créature spirituelle.

La création de l'homme n'est pas plus close que celle de la nature. Les deux progrès marchent à côté l'un de l'autre en parfait parallélisme. Il y a une création matérielle et une création immatérielle. L'une et l'autre sont en Dieu et sont continues. Dieu est dans la créature, laquelle est en lui.

La création, comme acte divin, est éternelle; mais la création, comme œuvre divine, la créature, ne peut pas être éternelle, puisque, en vertu de sa nature même, elle est placée sans exception sous la détermination du fini. Quoique en soi éternelle, elle est cependant, sous la loi du temps et de l'espace, partout temporelle.

En dernière instance, un être voulant est le principe de tout.

Si Dieu ne pouvait conduire la créature à rien de mieux qu'à ce qu'elle est maintenant, il n'aurait pas commencé à la produire.

Dieu ne peut pas partager avec un autre ce qu'il est et ce qu'il a, mais il peut le communiquer.

Dans la création de Dieu, il y a une merveilleuse économie et un luxe plein de génie, économie dans l'esquisse, dans l'ébauche, luxe dans l'exécution.

Le monde ne se donne pas son être en Dieu, qui n'a pas d'espace, mais Dieu, quoiqu'il n'ait pas d'espace, se donne son être dans le monde.

Comment de ce qui n'a pas de partie pourrait-il y avoir émanation ?

Tout ce qui est a pour présupposition indispensable d'avoir été pensé. Cela est vrai aussi du monde considéré comme ensemble, comme *cosmos*.

Singuliers hommes que ceux qui, à mesure qu'ils arrivent à se faire une idée plus grande du monde, en viennent à concevoir Dieu plus petit !

Toutes les vraies inventions ne sont que des découvertes.

La douleur de la sympathie est la seule que Dieu peut éprouver.

Dieu ne peut pas souffrir, mais souffrir avec nous (sympathiser, *mitleiden*).

Esprit et matière sont des idées qui se supposent mutuellement; ni de l'un ni de l'autre nous ne pouvons nous faire une idée claire en les pensant isolément.

Tout ce qui n'est pas absolument parfait et bon ne peut être primitif (*ursprünglich*), ne peut être *causa sui*, mais doit avoir sa cause dans un précédent.

Si Dieu a pu, immédiatement, faire l'homme moralement bon, il peut aussi immédiatement, c'est-à-dire magiquement, le faire de nouveau moralement bon; mais il faut reconnaître que l'homme redevenu bon de cette manière, manquera précisément de ce qui donne la qualité morale !

Voulons-nous reconnaître ce qu'il y a de plus élevé dans l'homme, reconnaissons en même temps que cette grandeur morale il la doit au fait d'avoir passé d'un degré inférieur au degré supérieur, selon la volonté de la sagesse créatrice.

Si Dieu avait voulu avoir dans la créature un simple instrument (*selbstloses*), et non un objet de son amour, alors certainement il aurait pu lui épargner le passage par le mal.

Dieu ne peut faire la créature spirituelle que par un détour : il fait une créature matérielle, organisée de telle sorte qu'elle peut se transsubstancier elle-même, passer de la matière à l'esprit, se spiritualiser et devenir ainsi une créature personnelle.

Etre un homme, c'est quelque chose qui donne le frisson.

Quelle singulière créature que l'homme, obligé de se casser la tête pour découvrir ce qu'il est.

L'homme est la seule créature qui, dans l'état où elle est créée, ne répond pas à son idée, à ce qu'elle peut être ; la seule qui, à cause de cela, se trouve en contradiction avec elle-même. Elle ne peut être tout ce qu'elle peut être que par son propre effort, par l'emploi de toute sa virtualité.

C'est une pressante nécessité pour la théologie de nos jours, si elle ne veut pas bavarder piété, de reconnaître qu'elle doit envisager expressément l'homme comme un produit naturel, comme une créature amenée à la réalité par une création successive (*schoepferisch hervorgebrachtes*).

Quelle différence d'expression dans les traits quand la bête meurt et quand l'homme meurt !

On a souvent observé le fait d'un cerveau complètement désorganisé (ouverture du crâne) et n'en ayant pas moins le plein usage des facultés de l'esprit jusqu'au dernier moment ! (*Drobisch, Psych. empir.*)

L'homme, est à chaque moment, infiniment plus qu'il n'en a conscience.

Ne pas se laisser pousser la barbe, c'est vraiment digne de l'homme (*menschlich*), car la longue barbe réduit visiblement le jeu de la mimique du visage, cette représentation immédiate et involontaire de la vie individuelle de l'âme.

L'homme est la seule créature animale qui peut donner un but prédominant à sa vie. Cela n'est pas à négliger dans la question de l'immortalité.

Les individus humains ne sont pas des ilotes obligés d'obéir à un but moral universel ; tout but moral individuel a les mêmes droits que le but moral universel.

Ce n'est pas l'âme (*Seele*) qui est immortelle (car elle se trouve aussi dans la bête), c'est la personne.

Les événements particuliers d'une vie d'homme font leur impression à raison de la couleur de l'arrière-plan, c'est-à-dire du fond général.

Un homme dans la règle (*ordentlich*) doit avoir en soi un certain nombre de signes innés qui permettent de donner de lui un bon signalement (*Steckbrief*).

Dans la raison supérieure, l'intelligence et le sentiment sont devenus un.

Il est remarquable que les émotions, même lorsqu'elles sont des élévations de l'esprit, éclatent en larmes, c'est-à-dire se manifestent par une suspension (*Hemmung*) dans notre vie sensible.

Un sot savant avec une pauvre mémoire est un prince sans pays et sans sujets.

Une grande force de pensée, avec une médiocre mémoire, ressemble à un grand prince régnant sur un pays in-32.

Une grande force de pensée, avec une mauvaise mémoire c'est le travail de Sisyphe.

Un homme peut être en même temps une très bonne tête et un très petit esprit.

Une mauvaise tête n'est pas nécessairement une tête bornée.

Etre peu doué n'est pas chose si amère, pourvu qu'on n'ait pas une vocation qui exige de grands dons.

Il y a des individus qui ne sont guère pourvus que des organes centraux, et qui n'ont que l'absolu nécessaire des organes périphériques. La tâche de la vie doit leur être très difficile.

Quelque pessimiste que tu sois, garde au moins cette croyance qu'un homme qui a un cœur honnête et pur et qui consacre sa vie à un noble but, peut faire quelque chose de grand.

Il y a des hommes qui ne vivent que de ce que les autres leur laissent.

Dans l'intérêt des faibles, il est du devoir des forts de ne pas trop peser sur eux. Les faibles, ne pouvant aller plus loin, nécessairement reculeraient. Le sol sur lequel ils sont s'effondrerait, et ils n'en trouveraient pas un nouveau où prendre pied.

Ce n'est pas la volonté qui veut, mais le moi veut au moyen de la volonté.

La créature personnelle, dans son passage par le mal, peut rester captive du mal.

La nécessité du passage par le péché n'est pas directement une nécessité morale (éthique), mais une nécessité physique.

Le suicide est psychologiquement possible.

Comme on s'ôte la vie, on peut tuer son âme.

La parole d'Archimède : Donne-moi un point en dehors du monde et je veux soulever le monde hors de ses gonds, est vraie aussi relativement au péché. Celui qui, personnellement, serait d'une manière absolue en dehors du péché, aurait en lui le pouvoir de vaincre le péché dans l'humanité, et de le jeter hors de l'humanité.

Le péché n'est pas originellement une détermination s'opposant à Dieu.

Il commence en nous par l'animalité et finit par le démoniaque (le diabolique).

Le bon réel seul peut avoir le dessus sur le mal (*das Böse*). Dans le même degré où le bon en nous est encore impur, il reste impuissant contre le mal.

Un des plus grands obstacles au triomphe du bien est le défaut de foi à sa puissance.

Qui a goûté une fois le vraiment bon, y prend goût.

Celui qui pose à l'humanité ou se pose à lui-même d'autres buts moraux que ceux que Dieu a réellement posés, s'il les tient pour les buts voulus de Dieu, entre par là même en

conflit avec l'ordre moral du monde, et pour arriver aux buts qu'il s'est proposés, il est obligé de recourir à de mauvais moyens. (Jésuitisme.)

Le problème vital du Rédempteur a été de rendre possible à l'humanité coupable la pleine communion avec Dieu, de lier l'humanité à Dieu, de faire luire dans le monde la pure idée de Dieu. Le Rédempteur jugeait que si cela réussissait, par là même il serait satisfait en principe à tous les besoins de l'humanité. Nous qui sommes nés à la lumière de l'idée qu'il a apportée dans le monde, nous ne pouvons suffisamment sentir la grandeur de cette pensée et de l'œuvre par laquelle elle a été amenée à son accomplissement. (Math. XI, 27.)

Lui, sa personne et sa vie, c'est la révélation de cette idée. Son enseignement, la communication de ses pensées, appartiennent aussi essentiellement à cette révélation. Sa parole ne peut être bien comprise que comme un élément complémentaire de sa figure (*Bildes*). Il est l'homme de tous les temps, de toutes les nationalités, aussi véritablement Hellène que vrai Israélite, il n'appartient à aucun horizon déterminé, à aucun temps spécial, à aucun cycle historique : c'est un modèle pour tous les temps.

Le Sauveur a jugé avec douceur tous les manquements sauf le manque d'amour et l'hypocrisie.

Il est remarquable qu'il ne dogmatise jamais.

C'est l'idéologue le plus absolu, et cependant personne dans l'histoire n'a produit de si prodigieux effets.

Quand nous ne devrions rien autre au christianisme que le fait que l'homme notoirement le meilleur et le plus parfait, et en même temps, historiquement, le plus influent, a été l'enthousiaste le plus grand et le plus conséquent, quelle signification n'y aurait il pas déjà là !

Il devait mourir par la trahison de l'un de ses disciples, parce que, pour l'accomplissement de sa perfection, il devait éprouver le plus haut point de l'ingratitude humaine. Là aussi, il se montre incomparablement grand ; il prévoyait très clairement que ce qu'on peut imaginer de plus cruel était nécessairement dans sa destinée.

Qu'est-ce que l'œuvre de Christ sinon de porter réellement à sa perfection, à son accomplissement, l'idée d'après laquelle et pour laquelle Dieu a créé l'homme.

Qu'il est admirablement surprenant qu'il ne se trouve jamais en Jésus le moindre mépris pour l'homme !

Sa manière d'enseigner les hommes avait la forme d'une relation sociale avec eux, comme chez Socrate.

La Bible n'a pas été écrite pour être un texte de sermons.

Il est dans l'essence du protestantisme de ne pas se borner, pour arriver à la connaissance chrétienne, à la Bible, mais de considérer le monde entier (nature et histoire) comme source de connaissance.

Etre chrétien, et, en général, croire en Dieu, et être pessimiste, c'est une insupportable contradiction.

Ce qu'il y a de plus repoussant dans la propre justice (*Selbstgerechtigkeit*), c'est qu'elle obscurcit ce qu'il y a de plus grand en Dieu (*das Edelste*), son amour saintement miséricordieux.

La miséricorde est et règne dans le royaume de Dieu, aussi loin qu'il s'étend ; c'est une grande persuasion que nous devons au christianisme.

Celui qui croit au bien (*an das Gute*) est par cela même en état de soumission à Dieu et de responsabilité devant lui, quand même peut-être il ne s'en doute pas tout de suite.

Peut-on réellement se débarrasser de soi-même, c'est-à-dire se rendre libre moralement, sans la foi au Dieu vivant ?

Dieu, par amour, crée le monde, pour aimer sa créature, la créature personnelle ; aussi est-ce le rapport le plus naturel possible que la créature personnelle aime son Dieu et se donne à lui.

C'est aussi de la religion que d'admirer comment Dieu, d'une créature moralement fragile, sait faire enfin une créature digne de lui.

Oh ! qu'il est bon à l'homme d'obéir à Dieu !

Prier, c'est s'approprier quelque chose de la nature divine.

Parenté de la prière, dans le domaine religieux, avec les relations sociales. Prier, c'est converser avec Dieu.

La prière est l'activité nécessaire (*Bethätigung*) au sentiment religieux. La méditation (*Andacht*) est la satisfaction du sentiment religieux.

Demande et action de grâces réunies sont la prière complète. Entre les deux il y a naturellement comme terme moyen la certitude de l'exaucement, qui est dans toute vraie prière. (Matth. XXI, 21-22 ; XI, 22-24 ; Jacq. I, 5-8.)

Que celui qui est malheureux par les hommes veille à rester en amitié avec Dieu pour que, dans son chagrin, il ait toujours un cœur où s'appuyer et où il puisse pleurer toutes ses larmes.

Une créature qui, dans le cours de sa vie, doit passer par un développement si particulier, ne peut vraiment être soutenue et comprise que par son Créateur.

Dieu peut sentir avec le plus petit comme avec le plus grand.

Tout homme dont l'œil ne pénètre pas jusqu'à Dieu a un horizon borné.

Avoir un Dieu est, dans tous les sens du mot, une chose précieuse, mais plusieurs estiment trop cher le prix qu'il faut donner pour l'avoir.

Vivre avec Dieu est pour l'homme la chose la plus naturelle ; mais quand il s'est déshabitué de cette constante fréquentation, il lui arrive de la trouver peu naturelle.

Ah ! qu'il faille tant d'efforts pour aspirer à redevenir un enfant, c'est-à-dire à vivre de nouveau de ce qui est immédiat, de ce qui nous touche au plus près et sans intermédiaire !

Celui qui porte en lui-même le besoin inaliénable du silence, celui-là doit dans ce monde beaucoup plus souffrir que les autres enfants des hommes.

L'appropriation par la prière est une spiritualisation (*Begeisterung*) sous la détermination religieuse de l'enthousiasme (*ἐν θεῷ οὐσιασμός*).

Ainsi qu'au matin de la vie nous nous reposons sans inquiétude et dans une profonde paix sur le sein de nos mères, ainsi, au soir de la vie, nous nous jetons dans les bras paternels de Dieu avec une clairvoyance de vue intérieure et une émotion, une vivacité de sentiment que nous ne pouvions avoir à nos premiers jours.

Dans une vie humaine consacrée à Dieu, toutes les dissonances doivent finalement disparaître.

Nous sommes où Dieu nous veut, quand notre activité est conforme au don que nous avons reçu de lui. Là, l'homme est le plus utile à Dieu, parce que, là, il est utile au monde et à lui-même.

Quel bonheur pour nous que là où nos pensées finissent, celles de Dieu ne touchent pas à leur terme !

Pour la plupart des hommes, la vie prend une direction qu'ils ne pouvaient prévoir.

L'heureux est celui qui en se couchant peut penser avec joie au réveil du lendemain.

Il n'y a point de douleur insupportable. Quand elle l'est réellement, elle brise le cœur physiquement ou moralement. Tant qu'on la sent, on peut la supporter.

Se réjouir des plus petites choses n'est pas seulement le privilège des enfants, c'est aussi celui du malheur.

Ce qu'est la piété, on ne l'apprend qu'à l'école de la souffrance.

Un des bonheurs de la vieillesse, c'est de se sentir passer à l'arrière-plan.

Quand on a longtemps vécu , comme on se réjouit d'entrer dans une nouvelle carrière!

Il y a des hommes qui dans leur vieillesse ont leur jeunesse.

C'est une grâce de devenir vieux. Que de choses qu'on ne vit (*erlebt*) qu'à ce moment-là!

Si la mort rompait les rapports personnels , il serait fade (*abgeschmackt*) de vouloir et de devoir aimer.

Non pas ce que nous savons, mais ce que nous sommes et ce que nous pouvons.

Qui croit à Dieu croit par là même à une vie après celle-ci; autrement celle-ci serait sans un but digne de Dieu.

La *fête populaire* forme le cercle le plus étendu de la communauté sociale.

Personne n'est plus trompé que le méfiant.

Triste sort pour une femme : une belle âme dans un corps difforme.

On ne pourra jamais assez se représenter combien la conscience intime de Christ (*das Bewusstsein Christi*) est au-dessus de celle de ses apôtres les plus éclairés.

(*A suivre.*)

E. GEISENDORF.
